

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46984

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

mêmes propositions, sans obtenir plus de résultat, à ses amis restés en Europe (à Germaine de Staël en particulier). L'impulsion viendra des émigrés français libéraux établis aux États-Unis: Talleyrand est conseillé et soutenu par des nobles tels que Moreau de Saint-Méry (qui a ouvert une imprimerie), le vicomte de Noailles, le marquis de la Tour du Pin et son épouse (qui ont acheté une ferme), le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, et par des financiers, comme Nicolas Olive. Il est intéressant de voir Talleyrand reproduire le même type de stratégie à son retour. Lorsqu'il reprend le bateau pour l'Europe, il emporte 300 exemplaires de récits de voyages publiés par Moreau de Saint-Méry, afin de les vendre à Hambourg. Il est aussi nanti de lettres de recommandation destinées aux banquiers de la ville hanséatique, notamment Mathiessen qu'il tente à son tour de convaincre d'investir aux États-Unis. Talleyrand cherche toujours à se placer en médiateur entre les investisseurs européens et l'Amérique du nord.

On regrette toutefois que l'auteur examine peu les aspects non économiques ou financiers du séjour de l'ex-évêque à Philadelphie. Le récit détaillé des différentes démarches entreprises afin de rétablir sa fortune, surtout lorsqu'elles n'aboutissent pas, n'est pas sans engendrer quelques longueurs. À l'inverse, son admission au sein de l'*American Philosophical Society* est simplement mentionnée sans qu'il soit précisé comment Talleyrand a pu y être reçu ni s'il a pris part aux activités de cette société. Limité par les sources retenues (les mémoires et la correspondance de l'ex-évêque), Eberhard Ernst n'examine pas les conditions du séjour des émigrés aux États-Unis, ni sous l'aspect politique, ni sous l'aspect sociologique. À ce titre, l'usage d'ouvrages consacrés à l'émigration française à l'époque révolutionnaire, dont on ne trouve aucune trace dans la bibliographie, aurait sans doute été salutaire. L'ouvrage, illustré de portraits, multiplie les détails biographiques sur Talleyrand et ses amis, sans indiquer clairement la spécificité de ce groupe par rapport à l'ensemble de l'émigration. Des notices historiques concernant l'évolution politique intérieure française, parfois schématiques (en particulier la présentation de l'Ancien Régime dans le «prologue») sont disséminées dans le corps du texte sans être articulées à la biographie de Talleyrand.

L'ouvrage, dans un genre biographique traditionnel, est agréable à lire, mais ne révèle pas l'exemplarité – ou la singularité – de la destinée de Talleyrand. Le sous-titre du livre («un destin d'émigré à l'époque révolutionnaire») semblait pourtant promettre une telle démarche.

Karine RANCE, Göttingen

Arnd BEISE, *Marats Tod, 1793–1993*, St. Ingbert (Röhrig Universitätsverlag) 2000, 371 S. (Literatur im historischen Kontext, 4).

La mort de Marat fait partie de ces événements historiques qui suscitent dans la longue durée le travail de l'imaginaire. Mais cette réappropriation historiographique, littéraire, théâtrale, voire filmographique constitue un miroir dans lequel se lisent des tensions elles-mêmes historiques. Arnd Beise a consacré toute son érudition d'historien de la culture à tenter de décrypter ce qui se joue autour de l'événement que fut la mort de Marat et plus encore autour des récits de cet événement. Il avait déjà écrit sur le sujet un livre dont les données sont ici largement complétées. Très judicieusement, l'ouvrage part de l'auto-interprétation des protagonistes. Car si Marat n'a pas pu s'exprimer après le coup de poignard de Charlotte Corday, du moins avait-il prévu le sacrifice de lui-même, avait-il donné les grands traits d'une mise en scène. Corday elle, eut tout loisir de s'étendre sur ses motivations et sur sa volonté de prémunir la France de l'anarchie. L'écho de l'assassinat fut immense comme la sympathie que suscita son auteur. Car si ce n'était pas la première fois qu'un jacobin tombait victime d'un attentat, la personnalité de Corday ajouta un élément supplémentaire d'intérêt. Il s'agissait d'une femme et il n'était nullement accepté a priori qu'elle puisse, en tant que telle, avoir quelque légitimité à intervenir dans la vie politique, à moins que les hommes en

soient incapables. C'est ce problème de l'antiféminisme que l'on voit très tôt poindre dans les réinterprétations littéraires de l'événement. Dans le récit de Zschokke »Charlotte Corday ou la rébellion du Calvados« l'héroïne commet le meurtre parce que son soupirant en est incapable. La vierge restauratrice d'un ordre civil se métamorphose ainsi parfois en femme fatale. Les poètes lyriques (Gleim, Klopstock, Chénier) peuvent à vrai dire plus facilement que les publicistes célébrer un acte que réprouve la morale sociale.

On est à lire l'ouvrage de Arnd Beise surpris par l'ampleur du parcours accompli. Certains repères sont à vrai dire plus significatifs. Jean Paul s'est confronté à deux reprises avec Corday et dans ce travail de commande, qui sera repris dans le roman satirique »Le voyage aux bains du docteur Katzenberger«, il fait de Corday une véritable sainte. Le fait que le récit de Jean Paul ait été retrouvé dans les affaires personnelles de l'assassin de Kotzbue, Karl Sand, ne témoignait-il pas d'une efficience du mythe de Corday et de son traitement littéraire, comme si l'imaginaire intervenait dans le déroulement de l'histoire concrète. Parfois le personnage de l'assassin de Marat n'est reconnaissable qu'en filigrane, dans un contexte où les noms et le fil même de la narration sont modifiés, mais chaque époque littéraire semble avoir ressenti le besoin de célébrer la rencontre. A l'âge de la psychanalyse, Corday est soupçonnée d'avoir cédé à une sorte de libido, alors que Willi Bredel, dans une optique de réalisme socialiste, ne voit en elle qu'une adolescente attardée maîtrisant mal ses sentiments.

Les historiens ont eu plus de difficultés à introduire la meurtrière dans le cours de leur réflexion. Pour Jules Michelet elle n'existe pas face à l'héroïque Marat dont il s'agit de sauver l'honneur, et Sybel de son côté, soucieux de comprendre des problèmes historiques, ne tiendra guère compte de son acte individuel. Corday est surtout une héroïne littéraire dont le XIX<sup>e</sup> siècle fera volontiers une représentante de la féminité en révolte, le problème permanent étant toujours d'expliquer pourquoi une action aussi mâle que le meurtre de Marat avait pu être commise par une femme. Des contournements divers sont nécessaires. Elle aime son pays comme une fiancée son fiancé ou bien elle »fait le don d'elle-même« et permet de retomber sur un système de catégories plus acceptables des contemporains. Héroïne d'un drame de Romain Rolland commenté par Stefan Zweig Charlotte Corday peut aussi apparaître comme une héroïne de la liberté intérieure. A l'opposé elle illustre occasionnellement chez des écrivains représentant une pensée de droite comme Drieu la Rochelle le combat vital et l'esthétique de la lutte propres à une pensée fasciste. Les sanglantes strophes que certains poètes expressionnistes allemands ont consacrées à la mort de Marat sacrifient certes à une tendance à la peinture du laid et du difforme, mais si Marat incarne le visage catastrophique de l'histoire, il représente aussi le sacrifice au profit de ses victimes. Corday est alors dans l'erreur. Très complet, le travail d'Arnd Beise étudie les apports de la statuaire au mythe de Marat qui a aussi inspiré des cinéastes comme Abel Gance. De Louise Colet à Luise Otto-Peters en passant par George Sand, il existe naturellement une tradition d'interprétation féministe du personnage de Charlotte Corday. Au terme du long parcours que propose l'ouvrage, on se demanderait presque quelle époque ou quel genre a ignoré le couple de Marat et de sa meurtrière.

La bibliographie très complète – la liste des drames inspirés par Charlotte Corday est tout particulièrement impressionnante – font du livre d'Arnold Beise un instrument de travail indispensable pour tous ceux, et ils sont nombreux, qui étudient les images de la Révolution française. Peut-être l'auteur de cet ouvrage si riche en références n'a-t-il pas accordé suffisamment d'attention au système d'échos franco-allemands qui s'instaure dans le traitement du personnage de Corday, ni aux citations à l'intérieur de la tradition même (le Marat de David n'est-il pas le même que celui d'Abel Gance? Comment les diverses solutions apportées au problème posé par la vierge meurtrière se répondent-elles?). Quelques interrogations complémentaires qui n'enlèvent rien à une enquête d'histoire culturelle tout à fait remarquable.

Michel ESPAGNE, Paris